

**PETER HOOK**

# **L'HAÇIENDA**

**LA MEILLEURE FAÇON DE COULER UN CLUB**

**LE MOT ET LE RESTE**



PETER HOOK

# L'HAÇIENDA

LA MEILLEURE FAÇON DE COULER UN CLUB

TRADUCTION DE JEAN-FRANÇOIS CARO

LE MOT ET LE RESTE

2020

*Ce livre est dédié à ma mère, Irene Hook, avec tout mon amour*

*Reposez en paix :*

*Ian Curtis, Martin Hannett, Rob Gretton, Tony Wilson et Ruth Polsky,  
sans qui l'Haçienda n'aurait jamais été construite*

## **LES COUPABLES**

Bien sûr que ça me poserait problème.

Lorsque Claude Flowers m'a suggéré en 2003 d'écrire mes mémoires sur l'Haçienda, la première chose qui me vint à l'esprit est cette célèbre citation au sujet des années soixante : si vous vous en souvenez, c'est que vous n'y étiez pas. Tel était mon sentiment au sujet de l'Haç.

J'allais donc avoir besoin d'un peu d'aide, et ce livre est le fruit d'un effort collectif. Claude a lancé les hostilités et m'a invité à me replonger dans de très nombreux souvenirs que je pensais avoir oubliés, tandis qu'Andrew Holmes m'a fourni ces « interludes » essentielles tout en se chargeant des démarches administratives.

Je m'attribue le mérite de tout ce qui vous plaira dans ce livre. Si des passages vous déplaisent, c'est à eux qu'il faudra en vouloir.

# Avant-propos



Nous avons vraiment fait n'importe quoi.

Vraiment ? À y repenser aujourd'hui, je me le demande. Nous sommes en 2009 et l'Haçienda n'a jamais été aussi célèbre. En revanche, elle ne rapporte toujours pas d'argent; rien n'a changé de ce côté-là. Cette année, nous célébrons le vingt et unième anniversaire de l'acid house; nous organisons des soirées Haçienda aux quatre coins du Royaume-Uni et nous avons signé des contrats d'exploitation de notre nom et de notre image pour des CD, tee-shirts, chaussures, cartes postales, posters, un cadre de vélo sur-mesure et même un projet artistique avec Ben Kelly, bon Dieu. Quand s'arrêtera-t-on ?

Il semble que notre manager Rob Gretton avait vu juste au sujet de l'Haçienda, tout comme pour Ian Curtis, alors que nous assistions à sa veillée funèbre, il nous avait dit : « Joy Division sera énorme dans dix ans ». On ne peut pas dire que ces paroles avaient été réconfortantes à l'époque, mais il avait totalement raison : Joy Division a été énorme dix ans, vingt ans, et même trente ans plus tard. Ce groupe nous a laissé un fabuleux héritage musical.

À l'époque, alors que l'Haçienda se précipitait vers la faillite – délibérément, ajouterais-je – il nous avait enjoint à racheter tous les noms associés au club à l'administrateur judiciaire.

« Pourquoi, lui avais-je demandé ?

– Ils vaudront du fric plus tard.

– Aucune chance, me suis-je dit. Tout le monde s'en contrefout. »

J'en avais plus qu'assez.

Lui ne s'en foutait pas. Comme personne d'autre n'était intéressé, je lui ai donné l'argent nécessaire à l'achat. Depuis ce jour, régler les détails a été un vrai parcours du combattant. Un fleuve sans fin d'enregistrements et de frais d'avocat. Des batailles envers les contrefaçons. Mais nous avons fini par y arriver. Aujourd'hui, nous espérons récolter les fruits de notre labeur...

Mais je devrais commencer par vous raconter l'histoire, pas vrai ? Je dois vous dire comment l'Haçienda a transformé la vie nocturne

en Angleterre. Comment tout a foiré, et comment le rêve que nous avions s'est transformé en un conte moral.

Et quelle histoire. Si, à de nombreux égards, l'histoire de la Hacienda n'est pas très reluisante – les gangs, la drogue, la violence, les flics –, il reste la légende: c'était un superclub avant même l'invention du terme; c'était le berceau de l'explosion acid house dans le nord de l'Angleterre et l'œil du cyclone de Madchester, deux mouvements musicaux qui ont fait le tour du monde; elle a abrité trop de soirées et de concerts géniaux pour tous se les rappeler – cela ne signifie pas que j'étais en état de me les rappeler.

À l'ouverture de l'Hacienda, ni Factory ni New Order n'avaient la moindre expérience dans la gestion d'une entreprise; nous nous contentions d'y investir notre argent et de faire confiance à nos employés – des amis pour la plupart – pour s'occuper du reste. Mauvaise idée. On ne choisit pas ses amis parce qu'ils sont bons en affaires. Mais nous l'avons appris dans la douleur. Nous avons tout appris dans la douleur.

Au début, le groupe ne se mêlait pas à cette histoire; en fait, durant les premières années, je ne tirais même pas parti de mon lien avec l'Hacienda en société, sans parler des affaires. À vrai dire, je ne me suis jamais senti impliqué dans le club. J'y entrais gratuitement, et c'était à peu près tout ce qui m'importait (parfois, les membres du groupe eux-mêmes n'y parvenaient pas); ce qui fait qu'en dépit de posséder ce club – cet énorme lieu qui me coûtait des fortunes –, je ne m'y rendais pas volontiers, et j'étais loin d'estimer qu'il m'appartenait davantage qu'à n'importe quel client. Nous partagions tous le même état d'esprit. Cependant, à mesure que les problèmes s'accumulaient, nous avons dû nous y intéresser de plus en plus jusqu'à ce que j'en devienne le gérant en 1988. Mais il était trop tard pour que quiconque espère mettre de l'ordre dans ce foutoir.

Et j'étais trop impliqué pour me retirer.

Comme mon comptable aime à me le répéter, ce n'est que lorsque je ne gagnerai plus d'argent que je me rendrai compte de tout le fric qu'a perdu l'Hacienda.

« Et ça va te filer un sacré coup au moral », me dit-il.

Nous avons un jour calculé qu'entre l'inauguration du club en 1982 et sa fermeture en 1997, chaque client qui passait la porte

nous coûtait dix livres. Voilà l'étendue du gâchis engendré par une mauvaise gestion et, plus simplement, par notre stupidité. De notre point de vue, nous étions davantage concernés par écrire l'histoire que par faire du chiffre. Mais si un jour je me retrouve à sec, j'irai me balader dans les rues de Manchester pour demander à tout le monde de me rendre mes dix livres.

Je le partagerai avec les autres, promis.

Malgré tout, jamais je ne connaîtrai le montant exact des sommes que nous avons perdues dans l'Haçienda, étant donné que notre maison de disques, Factory, partenaire de New Order, n'a jamais rendu des comptes au groupe : personne ne nous a jamais transmis les chiffres de vente de nos disques en Angleterre ou dans le monde. Ainsi, Tony Wilson, propriétaire de Factory, ne nous disait jamais : « New Order vient de vendre cent mille albums en Chine, voici votre part des bénéfiques. » Le fonctionnement était tout autre : Rob récupérait les royalties en allant dans son bureau pour lui demander du cash. Si Tony en avait, il lui en donnait ; s'il n'en avait pas, il lui disait d'aller se faire foutre. Voilà comment marchait Factory. Avec notre autorisation, ajouterais-je. C'était le chaos, le punk, l'anarchie, et nous adorions ça.

– Du moins à l'époque. Aujourd'hui, bien sûr, ça ressemble à un bon vieux bordel à l'ancienne. Car non seulement on ne nous disait jamais combien nous gagnions, mais on ne nous dévoilait jamais le montant de nos investissements dans le club ; il est donc impossible de savoir quelle partie de nos gains servait à maintenir l'Haçienda hors de l'eau. Si c'était clairement un grand n'importe quoi, personne ne sera jamais capable de jauger sa véritable étendue.

Comme ma mère Irene le répétait, qu'elle repose en paix : « Si tu dis toute la vérité, Peter, tu n'auras jamais d'ennuis. » Nous allons vérifier si elle avait raison. Ce livre renferme toute la vérité, rien que la vérité.

Telle que je m'en souviens.

Hooky, 2009





# Prologue



Un soir à l'Haçienda, 1991

Nous sommes samedi, il est onze heures du matin. Je suis en pleine forme et une grande soirée m'attend. Ce soir, je travaille à la porte de ma propre boîte de nuit, l'Haçienda: le plus grand et le plus sauvage club de Manchester, d'Angleterre, voire peut-être du monde entier. L'endroit où tout peut arriver et où les personnages importants se retrouvent pour y contribuer.

Pourquoi dois-je faire ça ? Parce que nous avons eu énormément de problèmes.

Rien de neuf, bien sûr, sauf que la quantité de plaintes contre les videurs a atteint un niveau sans précédent. La direction affirme qu'ils touchent des pots-de-vin et qu'ils se comportent plus mal que les gangs. La police est du même avis. Même les gangs pensent la même chose.

Quant aux clients, ils sont tout aussi mécontents, d'autant plus que nous recevons de plus en plus de plaintes de la gent féminine. La violence contre des clients masculins n'est pas exactement un fait nouveau, mais il paraîtrait que les femmes commencent elles aussi à en faire les frais. Deux ou trois se sont fait gifler, une autre s'est faite tabasser, et plusieurs ont déclaré que des « fouilles » au corps s'étaient terminées avec la main du videur dans leur petite culotte.

Je crois que c'est cette raison qui m'a poussé à réagir, et qu'il s'agit de la principale différence avec les autres pleurnicheries qu'on entend au sujet des videurs: cette fois, ce sont des femmes qu'on malmène. Lorsque j'ai parlé du problème à Paul Carroll, le responsable de nos videurs, il m'a envoyé balader: « Tu sais, Hooky, tu risques tout autant de te faire poignarder ou tirer dessus par une femme que par un homme. Et de toute façon, si tu te crois si malin, pourquoi tu viendrais pas bosser avec nous ?

– D'accord, d'accord, je viendrai samedi. Parole. Tu pourras te la couler douce, Paul, je me chargerai de tout ! »

Quel imbécile. Il faut toujours que j'ouvre ma grande gueule.

Je prépare les enfants pour les conduire chez leur mère. L'un des seuls aspects positifs d'être un parent célibataire, c'est d'avoir une baby-sitter disponible en permanence quand on veut sortir. Pourtant, je sors rarement le samedi soir. Je suis plutôt du vendredi; je préfère la musique. Le samedi, l'Haçienda a tendance à être un peu trop apprêtée, vestimentairement comme musicalement. Mais pour ce soir, j'accepte de faire une exception.

J'appelle mon pote Twinny et lui donne rendez-vous à treize heures au Swan, à Salford. « Fais des provisions », dit-il, « j'amène les ecstas. »

J'appelle consciencieusement mon amie de Chorlton pour réserver quelques grammes de la meilleure colombienne.

Maintenant, comment s'habiller pour jouer les gros bras? Bonne question.

Du noir?

Trop formel.

Quelque chose de plus décontracté?

Je ne me ferai pas respecter.

Je sais. Du lin: costume Armani, chemise blanche, mocassins marron – ma tenue officielle de l'été 1991. Je suis paré.

Je suis extrêmement fébrile – ou plutôt terrifié. La porte de l'Haçienda est un coupe-gorge hallucinant. On y croise des hordes de paumés venus de Leeds pour fêter leur enterrement de vie de garçon et des gangsters qui exigent le respect en ne payant pas leur entrée, sans oublier les règlements de comptes tout le long de la soirée. Tout se passe à la porte.

Je me prépare, prends une douche et m'habille. Mon pote Rex m'apporte un verre de lait. C'est un vieux fan de Joy Division – depuis l'âge de quatorze ans. C'est lui qui testait la solidité de nos flight-cases; je veux dire par-là qu'on le fichait dedans avant de lui faire dévaler cinq volées d'escalier. Il s'est retrouvé sans abri pendant un temps et vit maintenant chez moi. Il est aussi ingénieur du son dans mon studio.

« Tu as intérêt à préparer ton estomac, avec la soirée qui t'attend », me lance-t-il avec son épais accent de Blackburn/Chorley.

C'est un chic type.

Enfin prêt. J'appelle le taxi, me fais une petite ligne de speed pour la route, et en avant. Ces taxis de Withington empestent; je m'inquiète déjà pour mon costume. Je fais une escale chez mon amie Wendy pour récupérer ma commande. Que je suis content de la voir. C'est une femme adorable. On discute un peu, elle me fait goûter un échantillon, puis je reprends ma route.

Salford, me voilà. *Home sweet home*. Le Swan est un vieux pub situé sur Eccles New Road, en face du dépôt de bus de Weaste, un coin où j'ai traîné toute ma vie. Je suis né à Ordsall et j'ai grandi là-bas; quand le groupe s'est formé en 1976, nos répétitions avaient lieu au premier étage du Swan – ça nous coûtait 50 pence chacun, tant qu'on leur achetait une part de tourte et une bière. C'était juste avant qu'on recrute Steve, notre batteur. Puis Ian est retourné vivre à Macclesfield, qui est devenu notre lieu principal de répétitions.

Cette pièce à l'étage du Swan est toujours là et n'a pas changé d'un iota. On a retiré les photos des murs mais la fumée de cigarette les a encadrées à la perfection, pour l'éternité. C'est très étrange de voir ça. Je m'y rends de temps en temps – quand j'ai du vague à l'âme en pensant à la fin de Joy Division ou que j'en ai ras-le-bol de New Order. Parfois, ça me fait fondre en larmes.

Mais pas aujourd'hui. Aujourd'hui, je suis remonté à bloc.

J'entre dans le pub. Twinny est déjà là, accompagné de Cormac, Beckett et Jim Beswick, qui me paye la première bière. C'est une tradition sympathique: on ne paye jamais son premier verre. Enfin, c'est plutôt justifié, vu qu'une fois au club, c'est moi qui les paierai tous.

Il y a de l'électricité dans l'air. Ce n'est qu'un rade d'ouvriers, banal et minable, mais l'endroit semble très animé aujourd'hui. Que se passe-t-il? Je jette un œil autour de moi pour voir ce qui se trame. Il y a pas mal de monde dans l'arrière-salle – curieux, pour un après-midi.

« Ah », s'amuse Twinny, « c'est les mecs de Salford... »

Il se trouve qu'une poignée de jeunes gangsters a reconnu deux flics en civil qui se faisaient passer pour des dealers – un homme et une

femme qui prétendaient être un couple – et leur a donné rendez-vous ici, loin des regards curieux, pour conclure un « deal » en toute tranquillité. Puis un groupe de gangsters armés est venu les coincer. Je m'approche de l'attroupement par curiosité. Pris au piège comme des souris face à un chat, les pauvres bougres sont acculés dans un coin. On les force à tirer sur un joint pendant qu'un type leur concocte deux lignes de speed en insistant pour qu'ils en prennent une chacun. Quelle blague. Apparemment, l'un d'entre eux les avait reconnus au tribunal, et voilà : ça leur faisait une distraction pour l'après-midi. Putain de merde. Une demi-heure plus tard, ils mettent les flics dehors, défoncés, speedés, avec un coup de pied dans le cul en guise d'au revoir.

Nous nous installons, prêts pour une après-midi d'intense beuverie. Au bout de trois pintes, je me sens armé pour la suite des événements. « Il y a des problèmes à l'Haçienda », dis-je à mes potes. « Je vais voir ce qui se passe et régler tout ça. »

Ils se marrent. Nous passons l'après-midi dans un brouillard de dope, de fumée, de bière et de crevettes achetées au marché. « Rhythm Is A Dancer » passe en boucle. Beckett est à deux doigts de vendre une voiture mais finit par en venir aux mains avec un client potentiel qui fait trop gronder le moteur. Il va même jusqu'à entrer dans la bagnole du type pour faire la même chose. C'est à mourir de rire. Alors que le jour décline, on m'offre toutes sortes de trucs : vélos de course, CD, machines à laver, clopes, substances diverses, vacances en Turquie... La foutue liste est interminable. Et avant de me rendre compte de quoi que ce soit, il est neuf heures du soir. L'heure d'aller bosser. Mes potes rentrent chez eux se changer tandis que je me mets en route pour l'Haç.

Manchester s'agite maintenant. Des tas de gens partout. Mon dieu, ce que j'aime cette ville. Je suis tellement fier de faire partie de son héritage. Tandis que je tourne à Deansgate et m'engouffre dans Whitworth Street, j'entends le son des basses de notre sound system, celui-là même que j'ai contribué à bâtir. J'aime la manière qu'ont les fenêtres de l'Haçienda de vibrer au son des basses. Qui voudrait avoir des fenêtres dans un nightclub ? Nous. Oui, douze fichues fenêtres, toutes tremblantes tel un fervent mollah nous enjoignant à la prière.

Je sors de la voiture. Comment ça, on ne déroule pas le tapis rouge ?  
« Où est-ce que t'étais, connard ? », me demande Paul Carroll.

Charmant accueil. J'entre et me dirige vers le coin du bar. Je conclus un arrangement avec Anton, le responsable : il m'apportera une triple vodka orange toutes les vingt minutes. Une spéciale. Je vide la première d'un trait et pars me poster à l'entrée. Allez-y, je suis prêt. Je jette un œil sur les videurs habituels : Damien Noonan, Pete Hay, Stav, une poignée d'autres que je connais et à qui je fais un signe de tête. De chics types. Ils sourient. Pourquoi est-ce qu'ils sourient ?

Parce que *putain*, que c'est chiant. Je suis complètement défoncé. Entre 21 et 23 h 00, il ne se passe quasiment rien, si l'on oublie les rares clients qui cherchent à profiter des entrées « tarif réduit avant 22 h 30 », sauf que nous sommes complets – comme toujours. Nous avons vendu deux mille tickets en prévente à notre bar, le Dry, empêchant un supplément de deux livres sur chaque entrée. (Ne dites rien au service des licences, *ah ah* ; nous sommes censés ne vendre que mille quatre cents tickets.)

Puis, alors qu'on s'approche de 23 h 00, l'atmosphère change distinctement : plus intense, frénétique, comme si la situation était sur le point de nous échapper. Et d'un seul coup, tout le monde afflue et gueule, les yeux exorbités. Les pubs ont fermé, et tout le monde veut éviter la file d'attente. Nos videurs font bien leur boulot, reconnaissant plusieurs groupes de petits gangsters et renvoyant les ivrognes chez eux avec une tape.

Je me dis que tout se passe bien, tout en sirotant mon troisième verre et en observant un type se disputer au sujet de la *guest-list*. Il affirme être le frère de Barney ; chaque soir, il y a peut-être cinq à six frères et sœurs par membre de New Order qui se présentent à la porte. Celui-là n'entrera pas et repart la queue entre les jambes.

Et les ennuis commencent.

Je regarde un des videurs discuter avec un ami, jusqu'à ce que ce dernier s'effondre brutalement. Tout part en vrille, comme au Far West : on l'a terrassé d'un coup de couteau dans la tête. Le sale connard qui a fait ça s'est carapaté sur Whitworth Street avant que personne ne puisse réagir. Le videur soutient la tête ensanglantée de son pote entre ses mains.

« *John... John...* »

Putain de merde. Mais il finit par se relever. Il va bien.

Quand il m'apporte une nouvelle vodka spéciale, j'en profite pour attraper Anton: « Mec, vaudrait mieux que tu m'en fasses une toutes les dix minutes à partir de maintenant. »

Mon cœur bat la chamade. Et puis ça recommence. Un des aînés de la bande de Salford se plaint de devoir payer les 2 livres supplémentaires pour figurer sur la *guest-list* que nous demandons pour pouvoir conserver notre licence. Il est accompagné d'une nana de Salford très connue et ça commence à déconner royalement. Damien se met à gueuler, bientôt rejoint par tout le monde. Je n'en reviens pas. Soudain, deux membres d'un gang rival prennent la mouche lorsqu'on leur refuse l'entrée et pètent les plombs. Ils se font jeter, mais ripostent en balançant des bouteilles. Malheureusement pour eux, nos videurs se lancent à leur poursuite et les rattrapent sur les marches de la salle de billard. Ça m'a pris du temps à me rendre compte qu'il existe deux variétés de videurs: les gros baraqués que tout le monde connaît et que tout le monde adore, et les petits naturellement rapides. Comme les guépards et les lions.

Mais là, j'en ai vraiment ma claque.

Je regarde ma montre. Il est 22 h 30. Paul Carroll et Damien éclatent de rire en me voyant m'éclipser furtivement, penaud.

Bienvenue à l'Haçienda.

Je me glisse à travers les célèbres portes sur lesquelles est découpé le nombre 51 et m'essuie les pieds sur le tapis orné du même signe. Le club est rempli. Ça grouille. Nous affichons presque complet. Est-ce que je connais tout le monde ici? Je crois bien.

Je me fraye un chemin vers le bar pendant ce qui me semble une éternité. Je suis à la ramasse, il me faut un autre verre. Je mets le cap vers mon coin de prédilection, au pied des escaliers, là où traînent Ang Matthews et Leroy Richardson, les cogérants. Je jette un coup d'œil sur la pagaille. À présent, tous ces salauds de videurs se moquent de ma tentative ratée à la porte. Stav vient me trouver – pour me « surveiller », comme il a l'habitude de dire. Mais je connais la vraie raison de sa présence: ce mec adore prendre de la came avec moi. Ça lui vaut les perpétuelles engueulades de Paul, mais on rigole bien ensemble.

Je me mets à l'aise. C'est une soirée réussie, et je vois défiler en permanence toutes sortes de gens : amis, connaissances, dealers, filles à la pelle. J'ai beau être célibataire, j'ai souvent du mal à conclure avec les femmes ici. J'ai l'impression qu'elles profitent de l'occasion pour discuter, mais pas pour emballer. Ou alors je suis trop défoncé pour comprendre quoi que ce soit.

Devant l'affluence, je décide d'aller me réfugier dans la cabine du DJ. Je tambourine à la porte pendant ce qui me semble une heure avant que Graeme Park ne me laisse entrer.

« Tiens, Hooky, j'ai une cassette pour toi », me lance-t-il.

« Génial, l'enregistrement de la soirée de samedi dernier, c'est sympa de sa part », me dis-je (ignorant qu'il les refourgue sous le manteau pour dix livres pièce, empochant cinq cents à mille livres de plus par soir. Chic type ; si seulement c'était nous qui avions pensé à ça).

Où en étions-nous ? Ah oui, des lignes. Je sors mon sachet de coke, confectionne des rails et observe le délire en contrebas : un océan de mains levées et de lumières éblouissantes qui bougent au rythme du martèlement des basses. Qu'est-ce que c'est bon d'être vivant et d'être le patron de l'Haçienda. Que s'est-il passé un peu plus tôt ? Je ne me souviens plus très bien.

Un peu plus tard, je rejoins ma bande. Entretemps, Travis est arrivé.

« Va demander deux-trois ecstas aux mecs de Salford », lui dis-je, et il part pour le fond de l'alcôve. Les alcôves du club sont réputées. Chacune d'entre elle abrite un gang différent et celle-ci, nous l'avons surnommée l'Enfer. Y pénétrer, c'est empiéter sur le territoire des gangs : entrez-y sans permission, et serez quitte à vous faire éjecter avec une baffe en prime, si vous avez de la chance. Moi-même je n'ose pas m'y aventurer sans être accompagné de Cormac ou Twinny. Mes potes, les aînés du gang de Salford, se trouvent dans la deuxième alcôve. Au bout d'une éternité, Travis revient, le nez en sang : il s'est pris une bonne raclée.

Furieux, je me précipite à la porte pour trouver Paul ou Damien en hurlant : « Combien de temps va-t-on devoir subir ça ? »

*Gna-gna-gna.* J'ai l'air d'un bébé piquant une colère. « Ces petits cons...

– Ça va aller, répondent-ils en rigolant. Tu vas arrêter de nous emmerder en permanence ?

– Ouais, c’est ça. » Je tourne les talons. Sans décolérer, je vais trouver Suzanne, qui s’occupe de la cuisine.

« Ton seau est dans le coin », me dit-elle.

Voici l’un des avantages à être gérant : comme nous n’avons pas installé suffisamment de toilettes quand on a construit ce foutu club, il est impossible d’aller pisser. De plus, je me fais toujours emmerder dans les chiottes. Voilà pourquoi je me targue d’utiliser d’un seau de mayonnaise Hellmann à mon nom, placé dans la cuisine. C’est une source d’hilarité pour tout le monde (sauf quand ils doivent eux aussi se soulager). Suzanne connaît un truc imparable pour faire tenir le seau à des gens pendant un petit moment. Quand ils finissent par lui demander à quoi il sert, elle leur répond. Un âne gratte l’autre.

Cependant, « non, je ne veux pas pisser, chérie », lui dis-je, « je veux juste souffler un coup. »

Revigoré, je sors de la cuisine et repère un escadron de videurs armés de battes de base-ball qui se dirigent vers le fond de la salle pour tabasser consciencieusement plusieurs gangsters.

On apprend qu’ils avaient emmerdé un serveur chargé de ramasser les verres. Damien est une vraie mère poule avec le personnel.

Ce soir, il y a eu jusqu’à présent quatre bagarres, un pistolet braqué, deux employés du bar agressés, un règlement de comptes expéditif au fond de la salle, des drogues vendues et consommées en quantités normales (normales pour nous, en tout cas).

Je retourne dans la cabine du DJ, histoire de faire profil bas. Mais j’oublie rapidement ce stratagème et je finis par rejoindre ma clique, trop déchiré pour remarquer quoi que ce soit. On s’éclate À FOND. La police fait son entrée pour dénicher des petits malins qui ont séché le tribunal, pincer d’éventuels consommateurs de stupéfiants et, d’une manière générale, nous en faire baver. Ils se font escorter par les videurs, qui les protègent de la foule. Quand ils se retirent, les flics se font inonder de crachats et de bière, mais ne ripostent pas. (Alors pourquoi venir ici, finalement ? Bonne question. Vous appelez ça une démonstration de force ?)

Puis c’est au tour du service des licences de s’inviter et d’enquiquiner Ang. À 1 h 40 du matin, nous sommes censés arrêter de servir et récupérer toutes les boissons ouvertes sur les tables. C’est cette obligation qui cause bien sûr le plus de problèmes, étant donné que



tout le monde refuse de rendre sa bouteille – particulièrement les gangsters, qui défient ouvertement la règle. Du coup, folles de rage, les autorités commencent à nous menacer.

Au bout de quelques minutes en apparence – tout passe trop vite – il est 2h00 du matin, la fin de la soirée. Une fois la musique coupée, la foule se met à crier : « ENCORE UN MORCEAU, ENCORE UN MORCEAU. »

Je pousse Graeme à s'exécuter.

« Tu es sûr ? Ang est au courant ? », demande-t-il.

En tant que détentrice de la licence, Ang est chargée de faire respecter l'heure de fermeture, sans quoi les autorités nous pinceront sous prétexte que nous ne nous plions pas à l'horaire réglementaire.

J'ose un mensonge : « Bien sûr qu'elle est d'accord, et puis de toute façon, c'est moi le patron, *ah ah!* »

Graeme passe un morceau de Candi Stanton : « You Got The Love ». Je lève les mains en l'air (tout comme Candi le fait dans les paroles de la chanson) tout en chantant « *I know I can count on you* ». Quel connard je fais.

Le club explose.

Je hurle. « Ouais ! Ouais ouais ouais ! »

Tout cela n'est que de courte durée. Ang fait irruption dans la cabine et me colle une baffa. Graeme s'esquive et Ang ôte le diamant du disque d'une pichenette.

« Les types des licences me gueulent dessus, me dit-elle en criant. *Dehors, tout de suite.* »

Oups, j'ai recommencé. J'ai beau être copropriétaire de la Hacienda, je n'en suis pas le gérant. Encore heureux. Un peu penaud, je sors de la cabine et la suis dans les escaliers.

« Ang, tu peux nous enfermer dans le club ? »

Elle me dépose un lourd paquet contre la poitrine. « Non. Tiens, prends un pack de bière et dégage », rétorque-t-elle.

Charmant.

Je rejoins mes potes et nous nous dirigeons vers la sortie en serrant le sac contre moi. Nous nous retrouvons dans une Ford Escort à deux portes, en route pour une *after* à Salford. On décolle. Le conducteur est en plein trip.

« T'inquiète, me lance Twinny, il n'a pas bu une goutte d'alcool. »

Nous ouvrons nos canettes, glissons une cassette dans l'autoradio, montons le son et nous mettons à l'aise. Sur Regent Road, nous nous arrêtons à un feu rouge. Oups, il y a une voiture de flics derrière nous.

*Une voiture de flics.* Ce n'est pas possible, nous transportons plus de drogue que les armoires de l'hôpital Hope. Je suis complètement fait.

« Restez calme, tout va bien se passer », nous lance le conducteur. Mais quand le feu passe au vert, il reste immobile; il trippe tellement fort qu'il en est devenu daltonien.

Subitement, nous nous retrouvons encerclés par les flics. On nous vire de la caisse et notre chauffeur se fait embarquer. Comment rentrer chez nous à présent ?

C'est à ce moment qu'un des poulets pose les yeux sur moi. « Vous êtes Peter Hook, de New Order ? »

« Ah, génial, me dis-je, un fan ».

Je lui lance un sourire en le regardant dans les yeux, avant de rétorquer: « Eh oui, c'est moi. Pouvez-vous me déposer à Salford s'il vous plaît M'sieur l'agent ?

– Pas question, réplique-t-il. J'ai toujours préféré les Smiths. »

Nous nous mettons à marcher, en pleine descente. Ce soir, je dormirai chez Twinny et je retournerai au Swan à onze heures pour la première bière de la journée. Histoire de noyer mon chagrin.

Super soirée.

# 1980



« Si vous aimez Deep Purple,  
vous adorerez ces types »

J'ai commencé à sortir dans les pubs et les clubs à l'âge de quinze ans, en 1971. À cette époque, personne ne prenait la peine de vérifier votre carte d'identité. Donc, si vous étiez suffisamment grand – du genre plus d'un mètre cinquante –, vous pouviez entrer et commander un verre. La première fois, je suis allé dans un pub appelé The Church, situé dans le Precinct, à Salford, avec mon vieux camarade de classe Terry Mason, que je connais depuis l'âge de huit ans (et qui deviendrait brièvement par la suite le manager de Joy Division).

Nous étions des *suedeheads*, des post-skinheads. Je me suis approché du comptoir et j'ai commandé une pinte en tremblant. « Je peux avoir une bière ? »

Le barman : « blonde ou amère ? »

Moi : « Non non, juste une bière. »

Je n'ai pas la moindre idée de ce qu'il m'a refilé, mais j'étais complètement rond au bout d'un verre. En sortant, j'ai glissé et me suis étalé sur une crotte de chien – introduction brillante et même assez prophétique à ma carrière de buveur : on commence par boire et on finit dans la merde. Ah ah.

J'ai rencontré Bernard Sumner à l'école. À l'époque, nous étions les meilleurs amis du monde, et nous le sommes restés pendant des années. Une fois ma scolarité terminée, j'ai décroché un emploi à la mairie de Manchester, où j'ai officié comme DJ pour la première fois de ma vie : c'était en 1975, à l'occasion de la soirée de Noël organisée par le département des Transports de la ville, pas croyable non ?

Barney et moi sortions dans tous les clubs « normaux » de Manchester, là où la clientèle typique était constituée de filles à talons hauts et de

mecs en chemise blanche et en veston – un code vestimentaire plutôt formel et assez éloigné de ce qui nous branchait. En 1977, le punk était arrivé mais les concerts demeuraient des événements isolés qui s'ensuivaient systématiquement d'un retour à la normale une fois terminés. Des types comme nous, qui s'habillaient comme ça leur chantait, n'avaient jamais aucun endroit où aller – aucun endroit au sens classique du terme en tout cas. Même à l'époque, il y a toutes ces années, le besoin d'un lieu comme l'Haçienda se faisait sentir. Les germes étaient plantés.

Après avoir assisté au concert des Sex Pistols au Lesser Free Trade Hall en 1976, Barney et moi avons formé un groupe baptisé Warsaw puis Joy Division. Une fois stabilisée, la formation comprenait votre serviteur à la basse, Barney à la guitare et Ian Curtis au chant. Après un ou deux batteurs ineptes, nous avons embauché Steve Morris; il avait répondu à une petite annonce que Ian avait accrochée chez un disquaire de Macclesfield.

Enfin au complet, nous étions en mesure de jouer un peu partout, pour nous amuser. Bien entendu, nous trouvions cela génial, mais le milieu des clubs à Manchester demeurerait mal famé. À l'époque, mon repère favori était le Rafter's, où Barney, Terry et moi assistions aux concerts organisés par le collectif Music Force, mené par Martin Hannett, bassiste dans un groupe baptisé Greasy Bear. Il codirigeait une agence de booking mancunienne avec un autre type, Alan Wise (qui, à l'époque, jouissait de la réputation démeritée d'être le promoteur le plus rapide du Nord, étant donné sa manie de se barrer avec l'argent, ah ah). Avec Alan Erasmus (acteur local et manager de groupes), ils organisaient des concerts partout dans la ville. Voilà comment la carrière de Martin a débuté, avant qu'il ne devienne le producteur des disques de Joy Division.

Par la suite, Alan Erasmus et Tony Wilson, présentateur de Granada TV, ont commencé à organiser des soirées dans des clubs, baptisées Factory, où Joy Division s'est lui aussi produit.

*Les soirées Factory avaient lieu dans une salle de huit cents personnes, le Russell Club de Hulme ou « The Russell Club, Royce Road, Moss Side », selon la désormais légendaire affiche erronée du designer Peter Saville. Le 19 mai 1978, la première édition accueillit*

*des concerts de Durutti Column et de Jilted John. Joy Division y joua pour la première fois le 9 juin de la même année, tandis qu'Iggy Pop et UB40 se produisirent lors d'événements postérieurs, témoignant par leur présence du prestige et de la popularité croissants de ces soirées. Plus tard dans la même année fut fondé Factory Records, dans le but de sortir A Factory Sampler, EP de 4 titres majoritairement produit par Martin Hannett, qui s'était forgé un nom avec Spiral Scratch, EP fondateur des Buzzcocks. On y trouvait des contributions de Joy Division, Durutti Column, John Dowie et Cabaret Voltaire, et l'objet portait la référence de catalogue FAC 02. (L'affiche de promotion ayant été rétrospectivement estampillée FAC 01 sur l'insistance de Saville, instaurant un système de référencement idiosyncrasique.) Avec des locaux situés dans un appartement au premier étage du 86, Palatine Road à Manchester – où habitait Alan Erasmus – Factory Records comptait initialement en son sein Erasmus, Tony Wilson et Saville, avant que Gretton et le producteur maison Martin Hannett ne s'associent à l'entreprise durant sa première année d'existence.*

Factory a été lancé par les deux Alan, en collaboration avec Tony, John Brierley (propriétaire des studios Cargo à Rochdale) et le designer Peter Saville (bien que John ait prématurément tiré sa révérence, préférant un chèque unique à des parts de la compagnie), tandis que Rob Gretton, DJ au Rafters lors de la plupart des soirées, est devenu notre manager. Nous formions une communauté très restreinte et insulaire.

Je connaissais la famille de Tony depuis l'enfance, en réalité bien avant que je ne le rencontre Tony lui-même. Son père tenait un bureau de tabac sur Regent Road, à Salford, où j'allais avec ma mère quand elle s'achetait des cigarettes. Je devais avoir environ trois ans, mais même à cet âge, je remarquais à quel point M. Wilson était différent des autres adultes. Il portait des nœuds papillon et un costume, un look absolument hors sujet dans le Salford des années cinquante. Plus tard, ce fut un choc mémorable d'apprendre que Tony était son fils.

Ce dernier s'était gagné une réputation de dissident parmi les personnalités télévisuelles de l'époque. Dégaîne débraillée, cheveux

longs, il jurait avec le reste d'une industrie on ne peut plus ringarde. À nos yeux, c'était le patron, et non un simple associé, et il était à de nombreux égards le responsable des opérations. Il prenait occasionnellement des nouvelles du groupe, et je pense que nous étions plutôt intimidés par son succès à la télévision : c'était une star, un leader d'opinion, une figure importante comparée à nous, qui n'étions qu'une bande de branleurs prolos de Salford. À de nombreuses reprises, sa passion nous a donné la force de continuer. Il se montrait très enthousiaste et se dépassait toujours pour réaliser les choses en lesquelles il croyait. C'était un homme d'idées, mais, comme je l'ai constaté avec le temps, qui ne s'attardait pas sur les détails. Pour lui, les détails étaient un frein, un obstacle pénible qui l'empêchait de passer aux projets suivants, qu'il poursuivait compulsivement. Telle était sa démarche : mettre les choses en route avant d'en confier la réalisation à d'autres personnes, sans toujours s'assurer de la compétence des lieutenants qu'il mobilisait. La gestion quotidienne de Factory était confiée à Alan, mais ce dernier (à la différence de Tony) ne savait pas s'y prendre avec les gens – j'imagine qu'en ce sens, ils compensaient leurs faiblesses mutuelles.

Rob, notre manager, est l'un des personnages les plus importants de ma carrière. Quand nous avons commencé à travailler ensemble, Rob vivait sans un rond dans un meublé d'une pièce à Chorlton. Jeune prolo de Wythenshawe issu d'une grande famille, avec une sœur et deux frères, il accordait beaucoup d'importance aux rapports humains. Toute sa vie durant, il a eu besoin d'être entouré par des gens dont il se sentait proche. Son entière loyauté n'avait d'égal que son amour pour Manchester : la promotion de tout ce qui avait un rapport avec la ville le passionnait.

Rob détestait son précédent job chez Eagle Star, une compagnie d'assurances mancurienne. Devenir riche ne le motivait pas autant qu'être libre et s'amuser. Il détestait qu'on lui dicte ce qu'il devait faire, et cherchait donc à se créer ses propres opportunités. Il a commencé en organisant des événements au club Oaks, à Chorlton (où j'ai vu Siouxsie and the Banshees – j'ai toujours le billet) avant de lancer sa propre maison de disques et de sortir un single des Panik – nous volant au passage notre batteur, Steve Brotherdale, ce

qui est assez drôle – tout en travaillant comme roadie, producteur et auteur de fanzine pour Slaughter and the Dogs.

Rob et Joy Division ont suivi des chemins parallèles pendant un certain temps avant qu'il ne décide de faire équipe avec nous. En fait, c'est plutôt nous qui avons intégré son milieu, Rob étant déjà très impliqué localement quand nous avons commencé à jouer. Comme je le disais, nous formions une véritable communauté à cette époque. Puisqu'il n'y avait rien à gagner ni à perdre, les questions financières ne nous effleuraient jamais l'esprit. Si nous jouions, c'était pour en retirer une forme d'accomplissement, dans l'espoir de parvenir un jour à élever le public et changer le monde. Nous étions soudés contre l'establishment. Nous étions des rebelles.

Rob – à l'instar de la quasi-totalité de la clique de Factory – avait reçu une éducation catholique (Bernard et moi étions les seuls protestants du label, ce qui provoquait une certaine hilarité chez nos confrères). Il ne s'épanchait pas sur sa vie spirituelle, bien que sa petite amie Lesley Gilbert et lui avaient un jour travaillé dans un kibboutz en Israël. Il avait pris une année sabbatique spécialement pour l'occasion mais il avait détesté son séjour à cause de l'atmosphère terrifiante et oppressante, sans parler de l'obligation de se balader avec un fusil. C'était un vrai bras cassé en mécanique et il abhorrait les armes à feu – je me demande encore comment il a réussi à ne pas tirer accidentellement sur Lesley, voire même à ne pas se prendre lui-même une balle.

Le groupe avait peu de contacts avec Lesley. Probablement parce que Rob faisait tout son possible pour distinguer vie professionnelle et vie privée. Il n'aimait pas voir débarquer nos copines (y compris, dans le cas de Ian, son épouse) aux concerts. À ses yeux, ce qui se passait en coulisses ne devait pas en sortir – et ces choses étaient souvent assez incompatibles avec une vie de famille. En tournée, Rob faisait en sorte que nous puissions nous comporter différemment; la situation s'est vite muée en un scénario à la Jekyll et Hyde. Nous étions constamment à la recherche d'endroits où jouer. Au concert du Nouvel an de Factory en 1979, Joy Division s'est produit avec les Distractions et des camarades de label, Section 25.

Plus tôt dans l'après-midi, Tony avait demandé à Rob d'acheter des canettes de bière qu'on revendrait cinquante pence pièce.

Et c'est ainsi qu'entre les sets, Rob s'est posté derrière le bar dans l'espoir que ce stratagème lui rapporterait un peu de fric. Évidemment, personne n'avait la monnaie exacte et Rob n'avait pas songé à faire une caisse. Vers la fin de la soirée, il a maugréé : « Et puis merde, on les file gratos. » Dont acte.

Nous fréquentions régulièrement le Ranch, tenu par Foo Foo Lammar – Frank, pour les intimes. Avec ce bar et le Metz, ce chic type, travesti précurseur de Lily Savage, est l'un des patrons de clubs à qui l'on doit la naissance du Gay Village<sup>1</sup>. Une soirée punk avait lieu tous les jeudis : les membres des Buzzcocks, de Slaughter and the Dogs, des Drones, de Manicured Noise et tous les groupes punk de Manchester se retrouvaient là. Mais il fallait se montrer prudent : il arrivait que des Teddy Boys assez droitiers, venus d'on ne sait où, nous attendent à la sortie. L'univers des pubs et des clubs restait un endroit dangereux, quelle que soit la chapelle à laquelle vous apparteniez.

Joy Division jouait aussi au Ranch. L'un de ces concerts s'est déroulé après un concours organisé par le Stocks, à Walkden, près de chez moi à Little Hulton. C'était l'une de ces soirées où les groupes qui cherchaient à intégrer une maison de disques se produisaient devant un « jury » (le mec qui dirigeait l'agence et son pote) qui décidait par la suite s'ils avaient ou non du potentiel. Avant de monter sur scène, Ian a eu un coup de bol : il a aperçu par hasard la chanteuse du groupe précédent en train de se changer dans les loges, et a vu ses seins. Ça l'a mis de bonne humeur.

Le mec censé nous présenter, un vrai animateur de la vieille école, nous a demandé comment nous voulions être introduits.

Nous nous sommes regardés sans piper mot.

Il nous lança : « Alors, vous sonnez comment ?

– Euh... »

Sans la moindre réponse articulée de notre part, il nous a présentés avec une formule qui resterait dans les annales : « Si vous aimez Deep Purple, vous adorerez ces types. »

Nous sommes montés sur scène à reculons et avons joué deux chansons. Nous étions sans cesse interrompus par des coupures de

---

1. Le quartier gay de Manchester, situé au centre de la ville. Toutes les notes sont du traducteur.



courant car nous faisons sauter le limiteur. Un car entier de vieilles dames de Farmworth se bouchait les oreilles. Ce fut un fiasco sur toute la ligne. Est-il nécessaire d'ajouter qu'on a décrété que nous avons « du potentiel » et que l'agence ne nous a pas signés ? Tout ce truc nous a laissés à cran. Une fois notre matos balancé à l'arrière de ma vieille Jag, Ian a lancé : « Le Ranch est ouvert. Allons jouer là-bas. » Et c'est ce qui s'est passé. On nous a laissé nous installer et nous avons fait un carton. Ça se passait comme ça à l'époque.

Malgré la fermeture de l'Electric Circus un an plus tôt, en 1978, la scène punk s'était fortement développée, avec pour conséquence des concerts en permanence. La seule chose qui nous empêchait de sortir chaque soir, c'était l'argent ; nous nous limitions à un ou deux concerts par semaine. Mais quand on pouvait se le permettre, nous n'avions que l'embarras du choix : le Rafters, le Ranch, les soirées Factory au Russell... Les concerts pullulaient partout dans la ville. L'un de ces endroits, le Squat, avait été réquisitionné par des hippies, et tous les punks s'y rendaient ; n'importe quel groupe de passage pouvait y poser ses amplis et jouer. Pendant un temps, cette période a été fabuleuse, la scène était excellente, mais tout s'est désagrégé l'année suivante, lorsque le Ranch et le Rafters ont cessé de s'intéresser au punk.

Par ambition et par nécessité, nous avons étendu notre champ d'action. Joy Division s'est rapidement attiré un certain succès ; nous ne jouions plus seulement en Angleterre, mais aussi en Europe. Nous étions si heureux de savoir qu'on appréciait notre travail de musiciens que nous acceptions tous les concerts, quel que soit le lieu ; puis, à mesure que l'argent rentrait et que de plus gros organisateurs nous engageaient, nous avons commencé à gagner suffisamment pour quitter notre boulot. Tout semblait avancer de la meilleure façon possible : Rob gérait notre carrière, Martin Hannett produisait nos disques, Peter Saville se chargeait des pochettes (convaincu que le public achetait nos disques parce qu'il adorait son art plutôt que notre musique), Factory publiait le tout. Nous avions vraiment l'impression de décoller.

Au début de l'année 1980, une tournée des États-Unis se profilait. Nous avons sorti un album, *Unknown Pleasures* et le second, *Closer*, était déjà enregistré.

Tout s'est arrêté avec le suicide de Ian, la veille de notre départ pour l'Amérique. Sur le plan personnel, nous étions bien sûr effondrés. Sur le plan professionnel, c'était un retour à la case départ. Comme vous pouvez l'imaginer, nous traversions une mauvaise passe – mais c'est une autre histoire.

Quoi qu'il en soit, nous nous sommes ressaisis, et Barney, Steve et moi avons décidé de continuer, sous le nom de New Order, avec Barney au chant; peu de temps après une tournée en trio, avec les chansons qui constitueraient l'album *Movement*, la petite amie de Steve, Gillian Gilbert, a rejoint le groupe en tant que deuxième guitariste et claviériste.

*En 1980, les amateurs de musique alternative, underground et étrangère au mainstream lisaient les hebdomadaires musicaux et écoutaient l'émission de John Peel. C'est en effet ce dernier, grand fan de Joy Division, qui annonça la nouvelle de la mort de Ian Curtis à un public national. Comme le Melody Maker et le NME étaient en grève (le 14 juin, après six semaines d'arrêt de sa publication, le NME fit son retour avec Curtis en couverture), on confia à Dave McCullough, de Sounds, la tâche de rédiger la seule rubrique nécrologique qui parut dans la presse musicale à l'époque, presque quinze jours après sa mort, dans un style grandiloquent qui s'attira quelques railleries. L'article s'achevait sur la formule suivante: « Cet homme se souciait de vous, cet homme est mort pour vous », et méditait sur l'influence qu'avait exercée Joy Division en relativement peu de temps. Adoubé par le NME et Peel, le groupe devint très vite populaire à la sortie de « Love Will Tear Us Apart », commercialisé peu après la mort de Curtis. Le suicide du chanteur sublimant une chanson à la beauté déjà déchirante, propulsa Joy Division au sommet des classements des singles, sur les ondes radio, et réintroduisit Unknown Pleasures dans le hit-parade des albums mainstream (l'album était déjà un pilier des tout jeunes charts indépendants inaugurés en janvier 1980), où il atteignit la 71<sup>e</sup> place au mois d'août – avec des ventes dopées par la sortie de Closer, qui se classa sixième des charts au mois de juillet.*

*L'intérêt que suscitaient les deux albums provenait bien sûr du décès de Curtis, mais aussi d'une controverse dérisoire autour de*

*la pochette de Closer, réalisée par Saville, sur laquelle figure une photographie du caveau de la famille Appiani, considérée comme une référence indélicate au suicide du chanteur. Médusé, Saville fit remarquer que le design de la pochette avait été finalisé avant même la mort de Curtis.*

*Alors que l'année s'achevait, Joy Division jouissait d'une solide réputation qui ne s'estompa jamais réellement, tandis que les ventes offraient à Factory une santé financière nécessaire pour envisager des projets à l'échelle de l'Haçienda.*

*C'était l'année de l'Opération Nimrod, de la terreur semée par l'éventreur du Yorkshire, de la menace omniprésente d'une guerre nucléaire et de l'assassinat de John Lennon. Une année sombre et mortifère.*

## QUELQUES INSPIRATIONS MANCUNIENNES DE L'HAÇIENDA

### ■ L'OASIS CLUB

Situé sur Lloyd Street, l'Oasis se targuant d'être « le plus grand *coffee bar* et club musical du Nord », opérait au début des années soixante, époque où il accueillit tous les grands groupes de l'époque, dont bien sûr les Beatles. Vers la fin de la décennie, le lieu perdit de son attrait et le public commença à lui préférer le Twisted Wheel. Il fut ensuite rebaptisé Sloopy's puis Yer Father's Moustache.

### ■ LE TWISTED WHEEL

Le Twisted Wheel originel ouvrit sur Brazennose Street en 1963 et passait du R&B et des tubes du hit-parade, avant de déménager sur Whitworth Street en 1966, où il se forgea la réputation d'être l'un des meilleurs clubs soul du pays, organisant des *all-nighters* et accueillant les stars du moment comme Edwin Starr et Ben E. King. L'expression « northern soul » fut inventée à l'occasion d'un article au sujet du club. Des problèmes de stupéfiants forcèrent cependant le club à fermer ses portes en 1971. Il rouvrit sur Whitworth Street en 1999.

### ■ LE PIPS

À son âge d'or à la fin des années soixante-dix, le Pips, situé sur Fennel Street, offrait six pistes de danse et était le rendez-vous des futurs grands noms de la scène musicale mancunienne. On y croisait Peter Hook, Barney Sumner, Ian Curtis, Morrissey, Peter Saville et

Johnny Marr, au milieu de clones de David Bowie et de Bryan Ferry qui affluaient à la Roxy Room, où officiait le célèbre DJ du Garlands Dave Booth, passant des morceaux de David Bowie, Lou Reed, Iggy Pop et Kraftwerk. En janvier 1978, Joy Division se produisit pour la première fois sous son nouveau nom au Pips. Le club ferma ses portes au début des années quatre-vingt mais rouvrit sous l'illustre nom de Conspiracy, où Bryan Ferry, après un concert à Belle Vue, se vit refuser l'entrée sous prétexte qu'il portait un jean.

### ■ LE RENO

Premier DJ résident à l'Haçienda, Hewan Clarke fit ses premières armes à la fin des années soixante-dix en passant du jazz-funk au Reno, situé sur Princess Road, au rez-de-chaussée du Nile, à dominante reggae. Les deux établissements avaient une réputation terrible – contrairement au Rafter's et au Rufus, clubs du centre-ville proposant une musique plus commerciale. Majoritairement noir, le public remplissait le Reno jusqu'à cinq ou six heures du matin dans une atmosphère alourdie par la ganja où la danse était prise très au sérieux. Par la suite, Clarke émigra au Fevers, où il attira l'attention de A Certain Ratio et de Tony Wilson...

### ■ LE LEGENDS

Situé sur Princess Street, le Legends détrôna le Pips en tant que principal club alternatif de Manchester, notamment les jeudis soirs. Toutefois, les mercredis soirs étaient présidés par le DJ Greg Wilson, futur acteur clé dans la nouvelle direction musicale de l'Haçienda, qui familia-

risa le public à un nouveau son, venu de la rue et destiné à sortir la dance du cul-de-sac où l'avait expédiée le disco: l'electro. Nous reviendrons sur lui.

### ■ L'ELECTRIC CIRCUS

Aux côtés du Ranch et du Rafters, l'Electric Circus était l'une des principales salles de concert à organiser des concerts punk à Manchester après la venue des Sex Pistols au Manchester Lesser Free Trade Hall en juin et juillet 1976; en effet, les Pistols jouèrent à deux reprises dans cette salle de Collyhurst Road et laissèrent leur empreinte sur les groupes locaux. Dans ces salles, avec les Buzzcocks comme principaux protagonistes, naquit ce que nous connaissons aujourd'hui comme la scène post-punk de la ville (quoiqu'appelée simplement punk à l'époque), défendue par des journalistes tels que Jon Savage, Paul Morley et Mick Middles, et engendrant les labels Rabid, Factory et New Hormones. Rob Gretton fréquentait cette scène: DJ au Rafters, il y avait vu Warsaw pour la première fois avant d'assister à un concert de Joy Division à l'Electric Circus; il approcha Barney alors que celui-ci se trouvait dans une cabine téléphonique, lui proposa de manager le groupe et décrocha le boulot. L'Electric Circus ferma ses portes en octobre 1977 mais le Rafters, le Ranch et le Oaks à Chorlton restèrent des lieux punk populaires.

### ■ FACTORY

Entre mai 1978 et avril 1980, Wilson et Erasmus organisaient les soirées Factory au Russell Club/PSV de Hulme, avant de songer à ouvrir l'Haçienda.

Présentateur de l'émission *So It Goes* sur Granada TV, Wilson était à même d'attirer les artistes qu'il invitait dans son émission à se produire dans les soirées Factory, qui pouvaient dès lors se targuer de faire jouer un *who's who* très attractif, dont Public Image Limited, Pere Ubu, Magazine, Suicide, Iggy Pop, Stiff Little Fingers, le Pop Group, les Specials et Dexy's Midnight Runners. Ceux qui assistèrent à ces soirées se remémorent avec délice la Red Stripe, les feuilletés au fromage de chèvre et les morceaux reggae dispensés par le DJ résident entre les concerts. Tous s'accordent à dire qu'on pressentait distinctement l'éclosion d'une nouvelle scène.

On peut sans se tromper affirmer que beaucoup de ceux qui s'investirent dans les premières étapes de la conception de l'Haçienda s'attendaient à ce que le club soit un lieu similaire au PSV, endroit sombre et enfumé, bas de plafond et conforme à ce qu'on attend généralement d'une salle de concert. L'Haçienda prendrait toutes ces attentes à rebours – elle contribua en effet à créer bon nombre de nouvelles perspectives.



1981  
//////////

« Une pierre deux coups »

New Order a mis beaucoup de temps à rattraper le terrain perdu après la mort de Ian, sans parler du choc affectif qu'elle a provoqué et qui me remue encore aujourd'hui. Il n'y a pas un jour qui passe sans que je pense à lui et à ce que nous avons réalisé ensemble. Mais en 1981, nous remontions la pente. Nous étions en tournée et visitions des clubs formidables dans des villes hallucinantes. Nous aimions l'ambiance de débauche qui régnait dans les lieux que nous découvriions à New York, des endroits comme Hurrah, Danceteria, Tier 3 et Eden. À l'époque, à Manhattan, vous trouviez des clubs de seconde zone, torrides, moites et obscurs tels que le Fun House, une boîte de nuit entièrement peinte en noir et pleine de vibrations, puis vous vous rendiez dans des endroits tape-à-l'œil où trônaient des installations artistiques, comme le Studio 54 et Area.

Mais chaque fois que nous revenions à Manchester, la scène locale faisait du surplace. C'est ce qui a donné l'idée à Tony et Rob de lancer leur propre club – ils avaient été impressionnés par les clubs new-yorkais et les soirées Factory au Russell Club fonctionnaient bien.

Au début, New Order se focalisait sur la musique et n'accordait pas beaucoup d'attention au projet. Mais nous avons fini par être obligés de nous y intéresser car le sujet revenait sur la table à chacune de nos conversations avec Rob, qui ne parlait plus que de cela. Selon lui, des gens comme nous méritaient d'avoir un endroit où se retrouver, et ce club répondait à ce besoin. Il insistait sur le fait que si Manchester prenait soin de nous, il fallait lui rendre la pareille. (Tout cela était, bien évidemment, très altruiste mais nous étions loin de nous douter qu'il faudrait donner *tout* ce que nous avions à la ville, sur le plan financier comme sur celui de l'affectif.)

Selon ses estimations, le club coûterait soixante-dix mille livres. Modeste label aux frais généraux limités, Factory possédait un petit capital dans lequel nous pouvions investir – sans doute avec les ventes de disques de Joy Division – pour qu’il paye la moitié de la somme. L’autre moitié serait financée par New Order et, en tant qu’investissement, serait par conséquent non imposable.

*Pardon?* Nous ne pouvions pas le croire. Trente-cinq mille livres. Nous étions musiciens, nous vivions avec vingt livres par jour. Comment trouver une telle fortune ?

« On va utiliser les bénéfices des ventes d’*Unknown Pleasures* », a-t-il répondu. Il avait la manie de repousser ses lunettes sur son nez lorsqu’il parlait. « Voilà ce qu’on va faire. Ce sera un super investissement – et surtout, on aura enfin un endroit où aller. Une pierre deux coups. »

Certes, mais si nous allions réellement puiser dans les ventes de disques de Joy Division, il faudrait que Debbie Curtis – la veuve de Ian, qui touchait une part sur les revenus du groupe – soit associée du club. Ça ne s’est jamais fait. Rob a exclu Debbie en désignant New Order et non Joy Division comme associés et en déclarant que les fonds provenaient des ventes de notre nouveau groupe. Cependant, j’imagine que les revenus des deux groupes ont été utilisés pour financer le club ; si on y réfléchit, Joy Division avait à l’époque vendu plus de disques que New Order : l’argent provenait donc principalement de Joy Division.

Quoi qu’il en soit, nous avons accepté de lancer un club.

*À cette période, un nouvel arrivant vint grossir les rangs de Factory : Howard “Ginger” Jones, promoteur local qui avait impressionné Rob en organisant un concert de New Order très réussi à la Manchester’s Student Union. Lors d’une conversation avec Gretton, il avait fait part à ce dernier du projet qu’il avait de créer un club en ville proposant une alternative à la « brigade des pardessus » omniprésente à Manchester. Sans pareil pour détecter une âme sœur, Gretton l’employa quasiment sur-le-champ. Ginger fut chargé de trouver un lieu. Il pensa d’abord au Tatler Cinema Club avant de changer d’avis : trop exigü. Ils jetèrent ensuite leur dévolu sur un magasin de tapis sur Oldham Street (à deux pas du futur Dry), qui*



faisait parfaitement l'affaire. L'achat n'aboutit pas, mais son envie d'ouvrir un club était si forte que la bande se remit immédiatement en quête d'un nouveau lieu, et tomba sur l'International Marine Centre, gigantesque espace ouvert et ancienne annexe d'un bâtiment situé à l'angle de Whitworth Street, non loin du Russell Club. Ce simple entrepôt désaffecté stimula néanmoins l'imagination de Jones, Wilson, Gretton et Erasmus. Factory reprit le bail – et seulement le bail, refusant d'acheter le bâtiment. Ils regretteraient cette erreur par la suite.

Alors que le projet faisait son chemin, Mike Pickering monta à bord. C'était un ami de Gretton, qu'il avait rencontré neuf ans auparavant, à l'âge de seize ans, alors que ces deux fans de Manchester City se faisaient pourchasser par des supporters de Nottingham Forest lors d'une rencontre en déplacement. « J'ai sauté dans un jardin pour me cacher derrière une haie et il m'a imité, raconte Pickering. C'est comme ça qu'on est devenu les meilleurs amis du monde. »

En 1979, Pickering partit s'installer à Rotterdam avec Gomie Rietveld. Ensemble, ils formèrent le groupe *Quando Quando* et organisèrent des soirées dans un squat situé dans une station hydraulique abandonnée, où il fit ses débuts en tant que DJ (passant des morceaux de « Chic et de Stacey Lattisaw »). Toujours en contact avec Gretton, il invitait aussi des groupes signés chez Factory.

Parmi eux: A Certain Ratio, Durutti Column, Section 25 et New Order – qui y donna son deuxième concert depuis la mort de Ian Curtis. C'est à cette occasion que Gretton fit part du projet de l'Haçienda à Pickering.

Gretton avait un pouvoir de persuasion légendaire. Réputé capable d'inciter les gens à commettre des mauvais coups à sa place – pousser quelqu'un dans une piscine ou saccager un bar, par exemple –, il convainquit sans mal Pickering de revenir au Royaume-Uni afin de s'occuper de la programmation des concerts à l'Haçienda. Alors que le site du club ressemblait encore selon lui à « un tas de gravats », Pickering revint à Manchester pour préparer le lancement d'un lieu qui devait encore être construit.

Rob et Tony voulaient un endroit fonctionnant comme un club privé, ouvert sept jours sur sept. Ils imaginaient un lieu où l'on

pouvait s'arrêter manger un morceau ou boire un café ou une bière si l'on était de passage en ville. De plus, ils tenaient à ce qu'on puisse y entrer quelle que soit la manière dont on s'habillait. Pas de code vestimentaire. Le tout premier exploit de notre lieu, c'est d'avoir changé la face du clubbing à Manchester sur ce plan-là, car les autres clubs ont vite réalisé qu'ils devaient eux aussi s'adapter.

Il ne restait plus qu'à trouver un nom, et c'est Tony qui s'en est chargé. Il l'a déniché dans *Leaving the 20th Century: The Incomplete Work of the Situationist International*<sup>1</sup>, recueil devenu un classique underground, publié en édition limitée en 1974, qui rassemble des essais tirés de la revue *Internationale Situationniste*, dénonçant une société aphasique, et clamant que le seul moyen de remettre tout le monde dans le droit chemin est de créer des « situations » radicales en combinant toutes les formes d'art, y compris l'architecture. Aux yeux de Rob et Tony, le club permettait de réaliser cela. Le situationnisme, c'était leur truc et pas le mien, bien que certains concepts aient trouvé un écho chez moi et notre entourage.

Et toi oubliée, tes souvenirs ravagés par toutes les consternations de la mappemonde, échouée aux Caves Rouges de Pali-Kao, sans musique et sans géographie, ne partant plus pour l'hacienda où les racines pensent à l'enfant et où le vin s'achète en fables de calendrier. Maintenant, c'est joué. L'hacienda, tu ne la verras pas. Elle n'existe pas. *Il faut construire l'hacienda.*

Ivan Chtcheglov, 1953

Tony avait noté la dernière phrase, qui est devenue son appel aux armes, et nous a donné « hacienda ». Après l'ajout d'une cédille – afin, selon la légende, que le c et le i ressemblent davantage au nombre 51, le numéro de catalogue du club –, nous avons notre nom : l'Haçienda.

*« Le punk a nivelé le terrain, raconte Peter Saville, le mouvement s'est consumé pendant à peu près dix-huit mois et tous ceux d'entre nous qui y avaient pris part se demandaient ce qu'il fallait construire. Nous avons la très forte impression que nous vivions un moment post-révolutionnaire et qu'il fallait construire l'avenir. »* Il

---

1. Christopher Gray (éd.), Rebel Press.